

>> Barbesse – Premier Épisode

Un soir de septembre 1955, au cabaret « Le Tam-Tam », c'était la fièvre, on eût dit un vrai hammam. Tout le monde était ivre. L'orchestre avait électrocuté l'ambiance depuis déjà un bon moment. Il menait une danse tout aussi imbibée que l'atmosphère. Dans toute la salle enfumée, les mains claquaient le rythme, des voix discordantes reprenaient le refrain en chœurs, des gens roulaient sous les tables ou dansaient dessus. Toute pudeur avait été consignée au vestiaire. Des corps brûlaient dans leur défoulement l'alcool de leur chagrin.

Devant l'orchestre de plus en plus déchaîné, un cercle d'hommes et de femmes s'était formé. Leurs pieds martelaient la piste de danse. Ces forcenés faisaient tourner leur tête, balançaient leur corps d'avant en arrière et des yeux exorbités jetaient un rais de folie sur leurs visages aspergés de sueur. Ils étaient en transe, possédés par des esprits inassouvis et soutenus par un auditoire en délire qui ne demandait qu'à arracher leurs vêtements.

Ce groupe d'agités ouvrait et fermait son cercle autour d'un homme et d'une femme qui se faisaient face. Tous deux prenaient des postures sensuelles qui n'avaient plus rien à voir avec la suggestion courtoise. Plus que la femme, l'homme s'était déshabillé de sa descence. "Oh, chérie madame, chérie madame, répétait Madjid Digdaï, chérie madame !"

Ses vêtements étaient tous débrillés, sa chemise sortait de son pantalon et il se déhanchait aussi bien que Samia Gamal. A quelques centimètres de lui, Zahia avançait et reculait ses seins qu'elle faisait vibrer outrageusement. Les louis d'or qui ornaient tous ses bijoux tintaient dans un ressac de pluie métallique. Elle avait de grands yeux noirs. Les traits alourdis de son visage trahissaient la femme d'expérience qui se cachait sous le maquillage criard et dégoulinant. L'un et l'autre se lançaient des œillades de plus en plus caressantes au fur et à mesure que leurs gestuelles se rapprochaient avec gourmandise. La poitrine de Zahia était ceinte d'un bustier en lamé doré qui s'arrêtait juste au-dessus de son nombril. Madjid était absorbé par les constellations luisantes que son bustier reflétait sous la lumière tamisée du cabaret. Entre ses seins gorgés de chair, fleurissaient des billets de banque.

"Encore un qui va se faire manger la paye de sa quinzaine !" grommela Si Mohand Bouchen, dit « Le Chacal » et patron du café hôtel restaurant « Au jardin de Baba Salem », en se pinçant une panse que sa ceinture ne pouvait plus contenir.

Si Tahar Bouzawiya, dit « Le Hadj », associé et beau frère du premier, se tenait à ses côtés. Le tarbouche incliné sur un crâne rasé et luisant, il se lissait les moustaches qu'il portait à la mode turque tout en aiguisant son regard sur la scène que son beau-frère venait de commenter. A son tour, il ne put s'empêcher de lui répondre : "Ah, sacrée Zahia, une vraie de vraie, elle travaille comme un comptable, elle ne laisse traîner aucun arriéré. Elle sait labourer le terrain pour

moissonner au maximum, elle sait piéger le naïf pigeon et le séquestrer sous ses charmes pour mieux le plumer.

_Oui, mais elle n'a pas la sécurité sociale, se délecta « Le Chacal » entre ses dents grinçantes, elle n'aura pas droit à la retraite. Et quand elle ne pourra plus exercer son sinistre métier, qui voudra encore d'elle?

_Normal, observa « Le Hadj » d'un regard et d'une voix qui se voulaient aussi secs que la baguette d'un cheikh sur les échines des étudiants, c'est la rançon de sa gloire. Et cela aussi, elle le sait.

_Ah, je n'y avais pas pensé. C'est vrai, depuis le temps qu'elle s'est mise à son compte, elle a du ramasser un beau paquet. En vérité, elle a bien calculé son affaire.

_Elle donne surtout raison au proverbe qui dit: "Sois le souteneur de toi-même."

_Oh, elle me rappelle aussi que c'est à cause d'elle que nos locataires se retrouvent parfois devant l'impossibilité de régler leurs loyers. Finalement, elle nous fait rire, mais elle nous fait du tort.

_Je sais, mais quand même! Tiens, rien que le mois dernier, un jour avant l'encaissement des loyers, elle a trouvé le moyen de ruiner Saadawi du 36 et Boubana du 32. Mais que veux-tu que nous fassions

si ces imbéciles ont choisi de donner leur argent à elle plutôt qu'à nous? Et encore, si elle était belle, unique, je comprendrais. Non, non, ce sont eux qui nous font du tort. Elle ne leur a pas mis le couteau sous la gorge. Personne ne les a forcés à avaler les couleuvres du crapaud.

_Ma parole, faut leur couper l'eau et l'gaz! Quand je vois un jeune comme celui là qui est en train de se faire retourner, j'me dis que c'est la seule solution!

_Sans doute! Mais il y a une chose que je ne comprends pas. Comment Madgid Digdaï a pu en arriver là? Lui qui était si sérieux.

_A quoi bon te poser la question, il ne loge même pas dans notre hôtel. Et combien de fois l'a-t-on prévenu de se méfier des tentations d'ici bas? Il n'a rien voulu écouter, voilà tout!

_Oui, mais, s'il continue dans cette voie là, il y a de fortes chances pour qu'il frappe un jour à notre porte.

_Que veux tu dire par là?

_Viendra bien le jour où il faudra choisir entre, d'un côté, payer son loyer, manger, se vêtir et envoyer des mandats, et, d'un autre côté, dépenser son argent dans la boisson, le jeu, les femmes et la luxure à bon marché. Devant ce choix, il cessera de payer un loyer plutôt que de lâcher les vices qu'il a embrassés. Une fois qu'on y a goûté, on ne peut plus s'en débarrasser. Crois moi, il ne crachera pas sur un bon lit de camp dans la cave que nous avons transformée en dortoir.

Il en sera d'autant plus heureux qu'il retrouvera dans sa chambrée ceux avec qui il partage les mêmes vices.

_Finalement, ils n'ont que ce qu'ils méritent. Et dire qu'il se trouve des mauvaises langues pour raconter que l'on profite de la situation. Ils ont de la chance de nous avoir, oui! Sinon, où iraient-ils? Qui voudraient faire confiance à ces va-nu-pieds?__

A peine eut-il fini sa phrase qu'il entendit siffloter un vers du grand Slimane derrière son dos. Si Tahar redressa son tarbouche et ses oreilles :

« L'argent, fils d'Adam, si tu en manques,
les gens te conduisent comme un bourricot.
Si tu parles, ils te mettent à l'amende :
Silence, c'est toi qui est un fou ! »

Les deux aubergistes se sentirent visés. Ils se retournèrent évidemment derrière eux pour repérer celui qui avait eu l'audace de violer leur vie privée par un trou de serrure et surtout celle de s'en vanter impunément en citant le grand maître : et tout ça dans un lieu public. L'honneur était mis en question, il fallait réagir. Ils reconnurent avec agacement le regard ironique de Môh Tajouaqt que nos deux notables n'avaient pas identifié depuis le début à cause de la pénombre, des lumières tamisées, des nuages de fumée de cigarette et de cette ambiance endiablée qui continuait comme si de rien n'était. Il était pourtant placé juste derrière leur dos à écouter leur conversation. Ils l'avaient pris pour un simple client endormi sous son panama, cuvant son vin de détresse comme tant d'autres pour qui boire des paroles n'est plus possible. Sa simple vue alluma la mèche de leur ressentiment envers celui qui semblait bien être leur bête noire. En effet, Môh était chanteur de chaabi. Il se produisait dans les cafés fréquentés par les travailleurs immigrés. On appréciait sa voix et sa poésie. Mais, il excellait aussi comme comédien. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il se mit aussi à faire des sketches. Et le public adora d'entrée de jeu ces mises en scène piquantes sur la vie des immigrés qui précédaient souvent la chanson qui allait suivre. Il n'avait pas son pareil pour brocarder et tailler des costards. C'était un fin tailleur qui cherchait à montrer que la gandoura ne faisait pas l'imam et la blouse le maître d'école. Môh en tira une grande popularité. Le public avait été sensible à sa manière de poser sur la table les problèmes qui fâchent; il lui était reconnaissant de l'intérêt que l'artiste portait à ses problèmes en cherchant à prodiguer des conseils pleins de sagesse. Pourtant, et sans doute à cause de cette popularité, cela lui avait aussi valu quelques ennuis avec la censure qui le faisait surveiller. Mais pas seulement. Il se trouvait que Môh avait eu aussi des ennuis avec Bouchen et Bouzawiya. Il avait eu l'audace de sortir un sketch qui s'intitulait

« La cave de mon marchand de sommeil ». Et il ne faisait aucun doute pour le public que nos deux tenanciers de l'hôtel restaurant « Au jardin de Baba Salem » avaient servi de modèles. En un éclair, tout le quartier gronda de rire. Il s'en suivit qu'une implacable pluie de railleries s'abattit sur les deux beaux frères. Ils crurent mourir quand ils entendirent ce que les trottoirs charriaient dans un flot moqueur jusqu'à leurs oreilles en fièvre. Mais, face à la tempête, ils se ressaisirent, firent comme si de rien n'était et rongèrent leur frein. Ils tinrent la seule ligne qu'ils suivaient depuis toujours : le tiroir caisse ne devait souffrir aucune défection. Pour le reste, la patience pouvait suffire.

De ce souvenir, ils en avaient gardé une haine tenace et revancharde qu'ils se sentaient prêts à décharger sur lui maintenant qu'ils l'avaient serré là derrière eux à les espionner. Avant même qu'ils ne dégagent leur réplique assassine, Môh Tajouqt leur coupa le sifflet avec beaucoup d'autorité, même si l'ironie n'était pas du tout exclue : « Alors, toujours à compter les noisettes du terrier, hein!? Décidément, vous ne changerez jamais, il n'y a que la salive que vous dépensez sans compter. Et encore, il faudrait que vous connaissiez sa valeur, mais vous ne savez pas que la salive coûte chère. Avec vous deux, la parole ne sera jamais qu'un crachat : comme un chien sourd qui aboie s'il voit les autres bailler. Heureusement pour moi, disait un vieux cheikh, que je ne suis pas les opinions des autres, sinon je n'aurais jamais su quoi faire de la mienne. Je ne suis pas un âne. Les anciens le disent bien : « Demande à un âne de te faire des commissions, il demandera à ses oreilles de le faire à sa place ».

Tout en montrant Madjid Digdaï du doigt, Môh reprit après une légère pause qui venait de laisser ses interlocuteurs pantois : "Vous faisiez allusion à ce jeune homme. Mais vous ne savez rien de lui, si ce n'est qu'un jour sa paye finira dans votre poche. Si vous saviez, vous ne parleriez plus en signant des factures du bout de la langue."

Piqué au vif, les dents prêtes à mordre, Bouchen enleva son pouce de sa ceinture redondante. Il n'attendait que cela; et même si l'effet de surprise provoqué par la verve mordante d'un Môh en pleine forme l'avait bien désarmé, il ne supportait plus de l'avoir laisser prendre une telle liberté.

"Si tu es si bien informé, attaqua-t-il en rageant, qu'attends-tu pour nous faire un bel article raisonnable? Mais tu ne sais faire que des sketches. Et encore, comme une vieille commère haineuse et sournoise qui colporte du pas de sa porte la calomnie de proche en proche, l'estomac rongé par la bile. Ainsi, tu fais des sketches. La jalousie, l'envie que suscite la réussite des autres que tu n'atteindras jamais, te rend acariâtre et cultive tes instincts revanchards, elle est le ferment de ton incapacité à travailler. Il ne te reste alors que la langue pour monnayer ce qu'une journée de travail rapporte. Ah, ah, tu portes de beaux costumes, veste coupée et pantalon zazou, mais les poches sont trouées.

Tu mets de la crème pour friser tes cheveux mais tu l'achète à crédit. Dès que tu as un franc, il est avalé. Vas-y, démontre que l'on peut servir un grand cru à un bourricot ! Et rappelle toi les vers du grand Abdjaoui, y'a pas qu'môssieu qui connaît la poésie :

« Homme au turban et tunique, ton visage rayonne
Ta vie est protégée, tu ne manques de rien
Ce n'est pas comme toi le coupé-frisé, trop c'est trop !
Tu vis à crédit, tu ferais bien de te taire ! ».

"D'accord, stipula Môh comme pour conclure, mais vous l'aurez voulu! Si vous vendez le sommeil, moi, vous m'endormirez pas! ...Vous rappelez vous l'été dernier?

__Oui, et alors? Nous sommes au mois de septembre!

__Je veux dire: vous rappelez vous du jour de l'Aïd el Kébir? C'était à la fin du mois de juillet!"

A cette question, les deux notables frémirent sans broncher. Leurs visages blémirent et la terreur illumina leurs regards en une rapide fulgurance: ils se cramponnèrent à leur chaise d'un geste brusque de peur d'être emportés par la vague de mauvais souvenirs qui venait de surgir de la bouche de Môh Tajouqt.

En tout cas, la fête battait son plein. De l'orchestre ou du public, on ne savait plus qui faisait le spectacle. Tout leur sembla brouillé, cacophonique, insupportable!

"Pourquoi nous rappelles-tu ce jour maudit? s'insurgea tout de même Si Tahar, garde toi de te moquer du malheur des autres, tu n'en tireras que la malédiction du très haut."

"Et bien ce fut le jour de leur rencontre, continua Tajouaqt sans se démonter devant l'orage, oui, le jour de leur première rencontre. Drôle de jour pour une première rencontre, n'est-ce pas messieurs? Mais c'est ainsi que le destin en a décidé. Vous verrez que la providence ne laisse rien au hasard: un mouton ne vaut rien sans la lame qui lui tranchera la gorge".
C'est à ce moment là que l'orchestre enchaîna « Bnat essohba » d'El Hasnaoui que le public reprit en chœur :

« Filles de compagnie
Filles de l'exil
Elles aiment le bal
Et la danse de la rumba »

Mimoun Guelaille Veste de Paille